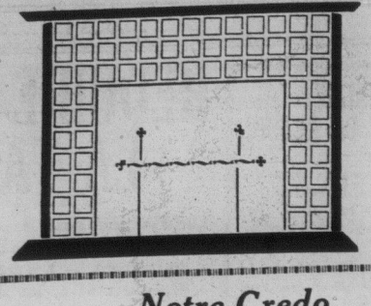
Le Foyer des Dames



Notre Credo

Depuis que le péché a obscurcit l'intelligence humaine, celle-ci est en quête de la vérité qui pourtant est simple et unique.

Les philosophes de l'ère chrétienne pas plus que ceux de l'antiquité, avec tous leurs systèmes ne l'ont trouvée en dehors du vrai Dieu. Et cependant l'on rencontre même des baptisés qui pour satisfaire leur ambition, leur amour-propre, encensent les faux-dieux nés des passions et de la raison humaine.

Aussi les voit-on lâchement succomber devant un sourire, une parole qui auraient été vite anéantis si l'on avait le courage de ses convictions.

Et le mal vient que souvent nous n'avons pas su nous assimiler suffisamment la doctrine catholique.

Cependant notre sublime religion seul peut fournir des arguments basés sur la VERITE dont elle est la dépositaire.

Et plus encore, le mal n'est-il pas, que nous ne savons en composer à nos adversaires (qui sans doute viennent à nous sous des peaux de brebis) par notre intransigeance avec nos devoirs de fermes catholiques? On nous respecterait plus, si nous étions plus fermes. Chaque infraction à la loi divine pour petite qu'elle oit intercepte la lumière de vérité que notre vocation au christianisme nous appelle à faire rayonner.

Il est facile en parcourant les annales de l'Eglise de constater l'influence d'une seule femme dans un cercle très entendu, sur un siècle et même davantage.

Sans viser personnellement à pareille résultat nous le pouvons collectivement, chacune de nous pouvant jouer le rôle de l'héroïque petit soldat de la tranchée. Ce rôle est obscur, mais il vaut la victoire. Pour cela, il en coûtera parfois des sacrifices amers à la nature qui veut satisfaire son amour-propre, ses aises, sa vanité qui la rend esclave de modes païennes et de plaisirs qui n'en ont que l'apparence Mais avec quel orgueil nous lèverons le drapeau de la victoire si par notre fidélité nous parvenions à prouver que toute la philosophie humaine est un néant en face de notre Credo quand il est vécut dans toute sa splendeur.

GRANDE SOEUR.

La France

France! ô belle contrée, ô terre généreuse,
Que les dieux complaisants formaient pour être heureuse,
Tu ne sens point du Nord les glaçantes horreurs;
Le Midi de ses feux t'épargne les fureurs.
Tes arbres innocents n'ont point d'ombres mortelles,
Ni des poisons épars dans tes herbes nouvelles,
Ne trompent une main crédule; ni tes bois
Des tigres frémissants ne redoutent la voix;
Ni les vastes serpents ne traînent sur tes plantes
En longs cercles hideux leurs écailles sonnantes.

Les chênes, les sapins et les ormes épais
En utiles rameaux ombragent tes sommets,
Et de Beaume et d'Aï les rives fortunées.
Et la riche Aquitaine, et les hauts Pyrénées
Sous leurs bruyants pressoirs font couler en ruisseaux
Des vins délicieux mûris sur tes côteaux.
La Provence odorante et de zéphire aimée
Respire sur les mers une haleine embaumée,
Au bord des flots couvrant, délicieux d'or,
L'orange et le citron de leur tunique d'or,
Et plus, loin, au penchant des collines pierreuses,
Forme la grasse olive aux liqueurs savoureuses,
Et ces réseaux légers, diaphanes habits,
Où la fraîche grenade enferme ses rubis.
Sur tes rochers touffus la chèvre se hérisse;
Tes prés enflent de lait la féconde génisse,
Et tu vois tes brebis sur le jeune gazon,
Epaissir le tissu de leur blanche toison.
Dans les fertiles champs voisins de la Touraine,
Dans ceux où l'Océan boit l'urne de la Seine,
S'élèvent pour le frein des coursiers belliqueux.
Ajoutez cet amas de fleuves tortueux:
L'indomptable Garonne aux vagues insensées,
Le Rhône impétueux, fils des Alpes glacées,
La Seine au flot royal, la Loire dans son sein
Incertaine, et la Saône, et mille autres enfin,
Qui nourrissent partout, sur tes nobles rivages,
Fleurs, moissons et vergers, et bois et pâturages,
Rampent au pied des murs d'opulentes cités,
Sous les arbres de pierre à grand bruit emportés.

André CHENIER.

VIEILLESSE ET JEUNESSE

Chaque âge de la vie porte en soi un caractère propre qui tend à l'isoler dans un milieu à part.

Si l'enfant cherche l'enfant, c'est parce qu'il ne comprend pas le jeune homme et que celui-ci ne le comprend plus. Si le vieillard est triste et morose, c'est que sur le chemin il se voit souvent seul, car beaucoup de ceux de son temps sont partis couronnés de leurs cheveux blancs. Maintenant, frayer avec l'âge mûr, c'est presque impossible; l'âge mûr veut raisonner et agit encore; frayer avec la jeunesse: la jeunesse toute neuve de dévouements veut parler d'enthousiasme avec cette vieillesse toute pleine de déceptions; frayer avec l'enfance: mais l'enfance est trop bruyante... et puis, elle n'a pas de souvenirs...

Ainsi un mur s'élève entre chaque phase de notre existence; nous nous haussons parfois pour regarder par dessus; mais alors nous regardons avec des lunettes qui ne sont jamais au point.

• • •

Il y a des années de cela... un jour d'octobre en me promenant, je rencontrai une vieille de chez nous, la mère Rose (qui, dit-on, est morte à cent six ans et alors en avait bien quatre-vingt-seize).

Elle marchait lentement au long d'une haie sur les feuilles sèches envolées dans le chemin, se chauffant là au soleil de midi.

—Bonjour, mère Rose, lui dis-je. (Cette emme m'intéressait pour son grand âge).

—Bonjour, me répondit-elle, d'une voix cassée toute fluette et chagrine.

—Qu'avez-vous donc, mère Rose? Vous avez l'air bien triste.

—Est-ce qu'on n'est pas toujours triste à mon âge?... O mon enfant, je ne vous souhaite pas de vieillir si loin que moi!

—Pourquoi?

—Ah! voyez-vous, quand on ne peut plus dire à quelqu'un: "Te souviens-tu?"... On est plus malheureux cent fois que ceux qui dorment dans le cimetière!

Elle s'assit sur le talus de la petite route, je me plaçai près d'elle.

Un léger sourire effleura ses lèvres décolorées elle me regarda d'un grand regard terne et gris, semblant chercher à prendre dans mes yeux une étincelle de vigueur.

—Vous ne comprenez pas, dit-elle.

—Non, répliquai-je... (et de fait, je ne comprenais pas).

—Tant mieux! Alors vous êtes heureux et vous n'avez pas besoin d'en savoir davantage.

—Mère Rose, ne me cachez pas vos pensées, je vous en prie; laissez s'échapper ce qui vous pèse, contez-moi le souvenir qui vous fait songer.

—Petit, tes cheveux noirs et mes cheveux blancs ne peuvent s'emmêler en une seule boucle, non plus que la fine laine d'agneaux ne se pourrait confondre avec la toison des vieilles brebis... Vois-tu là-bas ce grand peuplier moitié mort que l'on ne coupe pas parce qu'il n'en vaut plus la peine: c'est le seul arbre de par-ici qui me puisse reconnaître encore!... C'est moi qui l'ai planté, petit, en mettant une baguette en terre, un jour que je gardais là mes oies...

"La baguette, je l'avais coupée dans des bois qui n'existent plus, ils étaient de ce côté... à main droite... et Firmin, le plus fin laboureur des entours, avait arrêté en ce moment-là ses deux charollais au milieu du sillon, pour mieux me voir.

"Firmin me prit pour femme, l'année d'après, maintenant il est parti auprès du Bon Dieu;... mon fils Renaud l'a suivi... puis ma fille Henriette... Ceux qui m'entourent ne sont que mes petits-enfants... Et ainsi, je me trouve seule en ce monde, comme le vieux peuplier dans la plaine; tout a changé autour de nous deux!...

"Tu pleures, ajouta la vieille, en prenant ma main dans sa main ridée... oh! comme je t'envie! Il y a si longtemps que je n'ai pleuré! Ma sève, hélas! ne monte plus jusqu'à mes yeux... et je ne puis me raviser contre un autre coeur qui saurait qu'il y eut un temps où le mien battait. Les amis, comme les choses, tout a fui... Parfois, je crois être encore enfant, dans la chambre de ma mère... C'est un rêve dont je sors en cherchant à toucher tout ce qui s'est évanoui... Alors je m'en viens par les sentiers d'autrefois je cherche ces chemins où l'on ne passe plus... et, de temps à autre faisant un effort pour relever ma tête, je regarde le ciel, car lui seul ne change pas!"

• • •

O pauvre coeur des vieux! Nous ne pouvons donc point vous consoler, nous ne savons donc point vous soulager!... Non... car vous êtes des coeurs blessés, fatigués, épuisés, anéantis...

Vous qui vivez auprès d'un vieillard, veillez auprès de son fauteuil comme on veille auprès d'un berceau; parlez-lui bas comme on parle à l'église; ne remuez même pas la cendre... il croit que, dessous, la braise est encore vive... Ne lui demandez pas l'histoire du sourire qui déride un instant son front ni de cette larme solitaire qui humecte sa paupière...

Laissez-le être de son temps, ne lui demandez pas d'être du vôtre, non plus que vous ne voulez être du sien. D'ailleurs, il ne peut descendre et vous ne pouvez monter!

Oh, oui!... et surtout ne développez pas devant lui vos idées, vos projets: lui, il a appris que l'homme est peu de chose et ce qu'il sait, moins encore... Comment donc pourrait-il croire à vos espérances terrestres, jeunes enthousiastes!

Vous, vous croyez pouvoir tout entreprendre, vous croyez pouvoir trouver le bonheur en cette vie... et vous le lui dites!... Mais vous lui faites souffrir, en vous écoutant, non seulement les amertumes de son passé et les infirmités de son présent, mais encore la douleur intuitive de vos malheurs futurs!

Ah! calme et paix autour du vieillard... rappelez-vous ces vers de Hugo:

Tout est derrière lui maintenant; tout à fui;
L'ombre d'un siècle entier devant ses pas s'allonge;
Il semble des yeux suivre on ne sait quel grand songe;
Parfois il marche et va sans entendre et sans voir.
Vieillir, sombre déclin! L'homme est triste le soir;
Il sent l'accablement de l'oeuvre finissante
On dirait par instants que son âme s'absente,
Et va savoir là-haut s'il est temps de partir.

Jean DALBERT.

LE SNOBISME

Le snobisme, c'est le travers des gens qui cherchent à se faire remarquer par une imitation extravagante des dernières nouveautés, soit dans le costume, soit dans le langage. Les "snobs", ce sont ceux qui par esprit d'imitation feignent des sentiments qu'ils n'éprouvent pas. Ce sont ceux qui jugent tout sans rien connaître. Ce sont ceux qui adoptent une politique ou une doctrine, non pas parce que telle est leur opinion raisonnée, mais parce que cette opinion est bien ou mal portée.

Le "snob" est un personnage "chic", d'une intelligence bien audessous de la moyenne, et qui est atteint, comme les singes, d'une manie incurable: l'"imitativité". A cette heure, le snobisme est partout, dans le costume, dans la littérature, dans les arts, dans le langage, etc. Considérons, par exemple, ce qui concerne la langue et plus particulièrement, l'orthographe.

L'étranger nous envahit; il menace de bouleverser nos moeurs et notre langue. Les "snobs" nous inondent de mots exotiques; il en pullule dans les journaux, surtout ceux de sport, qui font les délices des personnes "select", et la foule éternellement moutonnière, les répète sans bien les comprendre et en estropiant atrocement la véritable prononciation.

Je ne suis pas de ceux qui s'opposent à l'adoption de mots nouveaux; le commerce, l'industrie, les découvertes scientifiques, les progrès de la philosophie, etc., en nous mettant dans la nécessité de désigner des choses et des idées nouvelles, nous obligent à agrandir notre vocabulaire et par cela même à enrichir notre langue. Mais encore faut-il que ces nouveaux termes soient bien choisis et conformes au génie de notre langue.

Défions-nous du snobisme.

E. de L'ISLE.

PENSEES ET MAXIMES

Les grands timides sont ceux qui, très préoccupés d'eux-mêmes, se demandent sans cesse ce qu'en pensent les autres.—Mme Calmon.

• • •

Si on ôtait l'amour-propre de nos plaisirs et de nos chagrins, on les diminuerait de moitié.

—Mme Necker.

• • •

Les causes qui meurent sont celles pour lesquelles on ne meurt pas. — M. Barrès.

• • •

Dans un mari, il n'y a qu'un homme; dans la femme mariée, il y a un homme, un père, une mère et une femme. — H. de Balzac.

• • •

Vivre dans le provisoire, c'est toute sa vie, faire antichambre.

—Comtesse Olga.

S. BONAVENTURE ET S. THOMAS D'AQUIN

St- Thomas ! St-Bonaventure ! grandes et belles figures qu'on ne se lasse pas de contempler! Constante et surnaturelle affection dont on aime à respirer le doux parfum.

Un jour St-Thomas se rend au couvent des Franciscains au moment où son pieux ami composait l'histoire de St-François d'Assise.

Il frappe à la cellule de St-Bonaventure sans que personne réponde; il entrouve la porte et aperçoit Bonaventure en extase, élevé au-dessus de la terre, immobile et rayonnant d'une beauté surhumaine. St-Thomas bénit le ciel de l'avoir rendu témoin d'un pareil prodige, et respectant l'action divine dans les âmes, s'en retourne sans bruit. "Laissons, dit-il à son compagnon, laissons un saint écrire la vie d'un saint."

Dans une autre circonstance, St-Thomas toujours modeste, proclamait ne rien savoir comparativement à St-Bonaventure. Un jour il pria ce dernier de lui dire dans quel livre il avait puisé des connaissances si vastes, une science si profonde. Pour toute réponse, le Franciscain se contenta de lui montrer son crucifix, "ce livre d'or qui renferme toutes les lumières pour l'intelligence, toutes les suavités pour le coeur."

LE BON SENS

Un vieillard arrachait des pommes de terre dans son champ, lorsqu'une voix fraîche et caressante lui fit lever la tête.

—Bonjour, grand-père!

C'était Bebert, le petit fils du père Charable qui, l'ayant aperçu, avait quitté ses camarades pour venir le rejoindre.

—Bonjour Bebert..., comme ça t'arrive de l'école?

—Oui, grand-père.

—Et quoi qu't'as appris de nouveau?

—Qu'y a peu d'bon Dieu!...

—Hein? fit Charable étonné.

—Oui, c'est le sous-maître; c't'e ça qu'est arrivé la semaine dernière, qui nous a dit ça c'matin.

—Ah!.. Et par quoi qu'on remplace le bon Dieu!

—Par la science qu'y dit comme ça.

—Et, il est bien savant ton mait!

—Oui, grand-père.

—Et bien, dit le vieux Charable en ramassant derrière lui une pomme de terre, va lui porter ça d'ma part, lui qui est si malin, et tu lui diras d'en aire une pareille.

Inutile de dire que cette pomme de terre est à l'étude.

En faire une pareille, dépasse en effet toute la science humaine, qui finalement se trouve bien petite devant la science de Dieu.

Chaque famille devrait avoir en main la brochure intitulé: "Répliques du Bon Sens—aux Attaques et Objections Modernes contre la Religion" par l'ex-capitaine Alp. Magniez — 192 pages, quelques sous seulement.

Beauté

Une masse de cheveux brillants

Une bouteille de 35c de "Danderine" accomplit des merveilles sur les cheveux de toute jeune fille.

Mesdemoiselles! Essayez ceci ! Quand vous vous peignez, humectez votre brosse d'un peu de "Danderine" et passez-la dans les cheveux. L'effet est étonnant! Vous pouvez faire la toilette de vos cheveux immédiatement et vos cheveux paraîtront deux fois plus épais — une masse de cheveux brillants, pleins de vie et possédant une souplesse, une fraîcheur et une beauté incomparables.

La "Danderine" tout lissant, renforcit et stim cheveu qui devient épa fort. Les cheveux cess ber et les pellicules di Procurez-vous une b "Danderine" dans toute ou comptoir de toilett comme vos cheveux beaux et pleins de vie a fraîchissement et délic ment.

THE DANDERINE CO., WINDSOR, ONT.

Ce que John K. vous coû

Si vous êtes un "John K. McCarthy" ce message est pour vous

John K. McCarthy se rend en auto à sa maison tous les vendredis soirs et revient le lundi.

Il a 98 milles à parcourir, mais il fait cette dis en moins de 3 heures. Son coupé fait du 60 mi l'heure aisément, et il parcourt 45 milles facileme

John K. obtient à peu près 14 milles au gallon chemin. En homme d'affaires soigneux, il figur l'huile et le gaz lui coûte $5.20 pour aller et retou

Personne ne peut accuser John K. McCarthy de gence coupable envers sa propriété ni celle d'a Mais chaque fois que son auto atteint une vites plus de 25 milles à l'heure, il endommage sérieuse le chemin en détruisant la surface.

Les voyages de John K. à sa maison d'été coûte coup plus aux contribuables d'Ontario, en répara qu'ils coûtent à John K. en gaz et en huile.

Il y a des milliers de "John K. McCarthy" Ontario. Ils prétendent être aussi soigneux de la priété d'autrui que de la leur, mais ils ignorent qu lois contre la vitesse sont faites pour préserver la face des chemins.

Si vous êtes un "John K. McCarthy" cette an est pour vous. Le Gouvernement de la Province autorités des divers Comtés ont construit un sys de bons pavages pour votre utilité. Ils compten vous pour tenir ces bonnes routes en excellente c tion.

Vous ne détruiriez pas la propriété d'autrui de p délibérés. Alors ne détruisez pas les bonnes routes

Une annonce publiée par le Département des Bonne Routes d'Ontario pour s'assurer de la co-opératio des motoristes et des chauffeurs de camions, Clu d'Automobilistes, Association des Bonnes Routes tout autre corps public, dans le but de combattr les abus des chemins de la Province.

L'hon. GEO. S. HENRY, Ministre; S. L. SQUIRE, Dép. M

BUANDERIE DU BON PASTEUR

LINGE SECHE AU SOLEIL

PRESSAGE ET REPASSAGE

Attention spéciale au lavage de famille.

411 RUE SAINT-ANDRE

Tél. R. 1295

Adresse Télégraphique "Native" Toronto.

Téléphones: Adélaide: 6805—68

Smith, Rae & Greer

AVOCATS, SOLLICITEURS, ETC.

EDIFICE CONTINENTAL LIFE

G. LARRATT SMITH
RICHARD H. GREER, C.R.
THOMAS B. RICHARDSON
JOHN R. CARTWRIGHT

371 rue Bay

TORONTO, CANA

ABONNEZ-VOUS AU "CANADIEN".

PEUILLETON DU CANADIEN

Un Serment

Par la Baronne ORCZY

Adapté de l'anglais par LOUIS D'ARVERS

No 16.

Les citoyens terroristes n'avaient pas coutume de s'embarrasser de respect ni de ménagements pour les femmes, ceux qui étaient là pouvaient ordonner à Juliette de se lever; ils avaient même le droit de la fouiller, si elle était leur fantaisie.

L'idée seule de cette profanation révoltait Derouve, et, d'autre part, il lui était vraiment pénible qu'une femme s'exposât pour lui en de si terribles circonstances. Mais il pouvait repousser son aide sans la perdre irrémédiablement.

Il n'avait même pas regardé de son côté, car les petits yeux fureteurs de Merlin allaient de l'un à l'autre et il sentait que la vie de Juliette, aussi bien que la sienne propre, étaient à la merci d'une lueur dans son regard, d'un simple frémissement de sa paupière.

Juliette n'avait pas bougé. Calme, impassible, dédaigneuse, elle semblait à Derouve plus idéale plus inaccessible que jamais à ses rêves de simple mortel... Il aurait voulu l'adorer à genoux pour son initiative, son héroïsme et cet air de tranquille fierté qui l'isolait en quelque sorte et la laissait lointaine, très au-dessus de ces êtres grossiers qui remplissaient son cabinet de leurs abjectes plaisanteries et de leur odieuse trivialité.

—Eh bien? citoyen, interrogea Merlin, surpris de son silence, que répondez-vous à cette accusation?

—Rien, citoyen, dit simplement Derouve, car elle ne mérite pas même une réponse. Mon dévouement à la République est assez connu, je pense, pour rester au-dessus d'une dénonciation anonyme, dont le Comité de salut public aurait dû ne tenir aucun compte.

—Le Comité de salut public connaît son devoir, citoyen Derouve, répliqua Merlin. Si l'accusation est une calomnie, tant mieux pour vous! En attendant que vous puissiez le prouver, vous agirez sagement en ne faisant pas de résistance pendant que nous visiterons tranquillement votre maison.

Sans un mot, Derouve tendit un trousseau de clés au soldat qui était près de lui; il savait que les meilleurs arguments seraient inutiles.

En moins d'une minute, la valise avait été défaite, et chaque objet soigneusement examiné avait été rejeté sans façon sur le sol. Maintenant, Merlin s'attaquait furieusement au bureau, mais ses tiroirs ne contenaient que quelques notes de ménage, factures acquittées, livres de comptes, etc., mêlés à de nombreuses notes sur les différents discours déjà prononcés par le député de la Convention. Parmi ces derniers, quelques-uns se rapportaient à son émouvant plaidoyer en faveur de Charlotte Corday. Faute de mieux, Merlin saisit avec avidité la feuille qui les contenait, mais un visible désappointement perçait dans son attitude; il commençait à douter du bon résultat de sa perquisition.

Il savait parfaitement que le Comité de salut public ne pouvait pas agir avec Derouve comme avec tout autre suspect et que, si lui, Merlin, n'apportait pas des preuves sérieuses, évidentes, palpables de sa trahison, personne n'oserait mettre la main sur lui. Le peuple de Paris se lèverait pour défendre son idole du moment et les vieilles sorcières qui tricotaient chaque jour au pied de l'échafaud renverseraient la guillotine plutôt que de permettre qu'il y montât.

Derouve était encore une puissance dans ce Paris qu'il avait aimé, malgré ses infamies, qu'il avait secouru dans la misère et aidé de sa parole et de sa bourse. Certes, le peuple oublierait vite et se retournerait, sans tarder peut-être, contre le bienfaiteur, comme il avait fait pour tant d'autres, avant lui, qui s'étaient montrés généreux et bons!

Mais ce temps-là n'était pas encore venu. Et la haine de Merlin ne pouvait plus attendre.

A chaque instant, maintenant, ses yeux cherchaient ceux de Juliette comme pour lui demander une indication, une piste... Et elle, comprenant sa pensée, y répondait sans hésitation. D'un geste, d'un regard, elle indiquait les placards, les meubles qui pouvaient encore être explorés et semblait vraiment diriger les hommes dans leur minutieuse visite.

Derouve s'émerveillait de son sang-froid, de sa présence d'esprit et de l'intelligence naturelle qu'elle apportait à soutenir son rôle jusqu'au bout.

Cependant la pièce avait été fouillée de fond en comble sans amener la moindre découverte. Merlin écumait de rage.

—Fouillez-le lui-même! cria-t-il aux soldats.

Derouve serra les lèvres mais ne protesta pas, faisant appel à toute sa force morale pour se tenir de résister à cette indignité.

Juliette, toujours immobile sur le canapé, ne cessait d'échanger avec Merlin des regards de connivence et, fascinante autant qu'elle pouvait, essayait de l'inciter à visiter les autres chambres de la maison.

Comment cet homme dégradé et cynique, étranger à tout sentiment noble et élevé, aurait-il pu deviner que la belle jeune femme qui se faisait son alliée, croyait-il, avait été amenée, par une fausse et morbide compréhension de ses devoirs de religion et de famille, au plus monstrueux des crimes? Et qu'elle employait en ce moment tout ce qu'elle avait de volonté et de force à réparer ce crime? Certes, Juliette comprenait parfaitement qu'elle risquait sa vie, mais heureuse, au fond de l'âme, de se réhabiliter ainsi à ses propres yeux, elle était résolue à tout, pour sauver celui qu'elle avait perdu en une minute de folie.

Les soldats, ayant retourné toutes les poches de Derouve, et ayant soigneusement palpé toutes les doublures de ses vêtements, se retournaient déçus vers Merlin.

"Il y a d'autres chambres dans la maison, cherchez encore," semblait dire encore et toujours le regard de Juliette. Et Merlin obéit à la suggestion.

—Montrez-nous le chemin, citoyen, vous êtes assez rusé pour avoir bien caché les documents qui prouveront votre trahison, mais le Comité de salut public m'a donné mission de les trouver et je ne me contenterai pas d'un semblant de perquisition.

—Comme il vous plaira, fit simplement Derouve qui sortit le premier, pressé de délivrer Juliette de leur présence.

Les soldats le suivirent aussitôt sur un signe de leur chef. Alors celui-ci, de plus en plus effrayé par la pensée d'échouer dans son oeuvre de haine, revint sur ses pas et se tournant méchamment vers Juliette:

—Quant à vous, citoyenne, si vous avez trompé le Comité de salut public, si vous m'avez amené ici pour être bafoué, prenez garde à vous!

"Ne quittez pas la maison avant mon retour, ajouta-t-il, j'aurai des questions à vous poser, car tout n'est pas fini entre nous, quoi qu'il arrive!

XIV

LA REPARATION

Un instant, Juliette resta immobile, l'oreille tendue, redoutant une surprise, un brusque retour de l'un des soldats ou de Merlin lui-même.

Mais bientôt, le rire odieux de celui-ci, un bruit de meubles violemment remués, à l'étage au-dessous, lui apprirent que tous étaient occupés, pour le moment, dans la chambre de Paul.

Alors elle se leva tout à fait résolue. Avant tout elle devait sortir d'ici et emporter ses compromettants papiers. Elle mit le lourd portefeuille sous son bras, le dissimulant autant que possible sous les plis de son fichu et, légère comme un oiseau, traversa le vestibule, vola sur le tapis d'Aubusson qui amortissait ses pas sur l'escalier et pénétra vivement dans sa chambre.

Elle avait à peine eu le temps de refermer la porte sur elle, quand elle entendit la voix de Merlin retentir, en bas, dans le grand hall; il ordonnait à l'un de ses soldats de garder l'escalier!

La vieille Suzanne, qui s'était fatiguée tout l'après-midi à faire les malles de sa jeune maîtresse, s'était endormie dans un fauteuil. Ignorante des terribles événements qui s'étaient si rapidement succédé dans l'autre partie de la maison, la brave femme dormait paisiblement.

Sans s'occuper d'elle, Juliette prit des ciseaux, coupa vivement le cuir du portefeuille, dont elle n'avait pas la clef, et jeta un rapide regard sur les papiers qu'il contenait. Ils étaient bien de la main de Derouve et constituaient, contre lui, une preuve écrasante.

En une minute d'angoisse mortelle, elle se demanda comment elle pourrait les détruire.. Cette chaude journée d'août ne lui laissait pas la ressource d'un bon feu destructeur brûlant dans l'âtre, et pourtant les minutes fuyaient et il fallait agir vite.

Soudain, une inspiratio Au-dessus de son lit, veilleuse flambait vacil vant la statue de la Vi s'en empara rapidement les papiers avec l'huile contenue et mit le feu ble dans le fond de sa ch

La fumée, l'odeur, peut si la présence de Juliett chambre, éveillèrent Suz

—Ce n'est rien, Suzann vivement, ne t'effrait pa le quelques vieilles lettres inutile d'emporter... Ma soin de me reposer un ins se-moi seule, ma vieille descends à la cuisine. Je rai dès que j'aurai besoin

—J'ai fini d'arranger res, ma chérie, et vous à vous occuper de rien nant; reposez-vous bien g Mon Dieu pourquoi ne m pas dit de brûler ces papi avez sali vos petites main

—Chut! chut Suzanne, pit Juliette avec impat poussant la vieille femme porte, cours à la cuisine viens que si je t'appelle. ajouta-t-elle, se ravisant, peut-être des soldats dans son.

—Des soldats? Nous perdues, alors!

Non, non, n'aie pas peu ne. Nous ne risquons ri ils peuvent t'interroger.

—M'interroger?

(à suivre)

VENDREDI, 17 JUILLET 1925.

Pour le Cu

L'Agriculture est la plus grande source de richesse de notre pays.

LE CHEVAL

NS A DONNER AU CHEVAL PENDANT LES GRANDES CHALEURS.

On sait combien les chevaux ont souffrir de la grande chaleur. cas d'insolation sont fréquents ces animaux, et les échauffe- nts ne manquent pas de se pro- re si on ne les a pas rafraîchis emps. Ou bien ce sont les con- tions qui frappent encore les vres bêtes, après l'ingestion ndante d'une eau froide sur la- lle elles se jettent, sous l'em- e de la soif.

Il y a donc lieu de s'occuper par- ulièrement du cheval au fort de é et de lui ménager certaines cautions qui permettront d'évi- tout embarras.

Trop souvent, on a une tendance rquée à considérer l'eau com- un mal nécessaire. On fait e boire le moins possible, vant que cette façon de faire reindre la transpiration. Il st pas douteux, que, lorsqu'il chaud, le cheval aime à boire s'il a de l'eau à volonté, surtout en a été privé, il absorbe une e quantité de liquide que l'es- ac s'emplit, se dilate, et faisant pression sur le diaphragme, di- ne la respiration, fait gonfler ventre, de sorte que l'animal de t mou et sans énergie.

e là à ne pas donner du tout à re au cheval quand il est pour reprendre une longue course, e pas l'abreuver non plus en cours route, il n'y a pas loin. Le pa vite franchi et c'est ce qui s dans beaucoup d'exploitations vertu de l'idée enracinée dans esprits que "l'eau coupe les bes", on soumet le pauvre ani l à une véritable torture. Il flanc haletant, la langue est pen te, desséchée et on s'étonne en te s'il tombe malade ou s'il es ppé d'un coup de soleil.

Que l'eau soit un mal nécessair non, il est certain que le cheva besoin d'eau, et en quantité d'au

Cartes Pro

OCAT

NAP. CHAMPAGNE

AVOCAT

Edifice La Banque Nationale

18 RUE RIDEAU

Tél. Queen 61

EDECIN

J. L. CHABOT, M.D.

MEDECIN CHIRURGIEN

Attaché à l'Hôpital Civique et Chirurgien consultant de l'Hôpital Général d'Ottawa, rue Water.

170 AVE. LAURIER EST

Tél. Rideau 960

ENTISTE

Dr J. A. GAUTHIER

Heures de Bureau: 9-12, 1-6

Soir sur rendez-vous.

Tél. R. 4248

327 RUE DALHOUSIE.

ETERINAIRE

Dr N. M. BELLAMY

MEDECIN VETERINAIRE

avec 18 ans d'expérience.

5 RUE YORK,

Tél. R. 861.—Rés. S. 4708-J.

Heures de Bureau 9 à 5.

IROPODISTE

W. S. KNAPP, D.L.C.

Spécialiste pour les pieds

Salons Modernes

Appareils Electriques.

418 EDIFICE JACKSON.

Tél. Queen 3777

AINS TURCS

BAINS "VIT-O-NET" ET "HYDRO"

des plus modernes

196½ RUE ELGIN

Tél. Queen 7350